

promis de n'avoir rien à démêler, une main appuyée sur le plat-bord, et l'autre posée sur son bras, à lui, pendant qu'elle donnait toute son attention à ce qui se passait en bas.

L'espèce de militaire en retraite, le chef de la famille, et tout probablement son parent, s'était éloigné à l'improviste, et elle avait sans s'en apercevoir saisi le bras d'Arbuton.

Cela paraissait clair au jeune homme, mais ce qui lui restait à faire ne l'était pas autant.

Il ne lui appartenait guère, pensait-il, d'avertir la jeune fille de son erreur ; et cependant il était peu généreux de n'en rien faire.

Laisser les choses où elles en étaient lui parut toutefois le plus simple, le plus sûr et le plus agréable parti à prendre, car la pression de la jolie personne, légèrement penchée sur son bras, avait quelque chose de confiant qui n'était pas sans charme.

Il attendit donc le moment où la jeune fille s'étant retournée pour avoir une réponse, et découvrant son erreur, retira précipitamment sa main, avec une expression de physionomie où se mêlaient la stupefaction et l'envie de rire. Mais même alors il ne sut que dire.

Faire des compliments au sujet de cette méprise eût été inconvenant ; une explication était inutile ; aux excuses que la jeune fille lui balbutiait, il ne sut répondre que par un salut silencieux.

Elle se sauva dans sa cabine, et Arbuton s'éloigna, laissant nos deux sauvages regagner terre comme ils le pourraient.

Son bras croyait soutenir encore le même poids élastique ; une voix semblait murmurer encore dans son oreille : " Ceux-ci sont deux amoureux désappointés, probablement."

Enfin il trouvait le rôle qu'il avait joué dans cette affaire de plus en plus gauche et stupide ; bien qu'il ne fût pas très loin de songer vaguement à la méprise de la jeune fille comme à une espèce d'empiètement sur sa personne.

La nuit tombait lorsque le bateau à vapeur toucha Tadoussac, et entra dans une anse abritée par des hauteurs sur lesquelles perchait un gracieux village s'éparpillant sur une grande route en élégantes maisonnettes d'été.

Au-dessus s'élevaient de hauts escarpements de roc et de sable nus, dont les flancs stériles laissaient percer çà et là quelques pins rachitiques et mourants.

Il avait fait froid et cru toute la journée, le bateau ayant toujours eu le cap au nord-est.

Le fleuve avait pris presque les proportions d'une mer, avec un aspect de plus en plus désolé, quelques îlots brisant par-ci par-là la monotonie de son parcours, et les rives s'abaissant de plus en plus, jusqu'aux environs de Tadoussac, où elles s'élèvent en plateaux couverts d'un épais fourré d'arbres résineux et rabougris.

Là, dans la vaste largeur légèrement encaissée du Saint-Laurent, se décharge un sombre et puissant cours d'eau, étroitement flanqué de hauts mamelons de calcaire, et dont la source se perd dans les tristes régions et les éternelles solitudes du Nord.

C'est le Saguenay.

Et, aux lueurs froides du soir, lorsque le voyageur arrive à cette embou-